

# Dédain

À LORD BYRON, EN 1811.

*Yo contra todos y todos contra yo .*

ROMANCE DEL VIEJO ARIAS.

I.

*Qui peut savoir combien de jalouses pensées,*

*De haines, par l'envie en tous lieux ramassées,*

*De sourds ressentiments, d'inimitiés sans frein,*

*D'orages à courber les plus sublimes têtes,*

*Combien de passions, de fureurs, de tempêtes,*

*Grondent autour de toi, jeune homme au front serein !*

*Tu ne le sais pas, toi ! – Car tandis qu'à ta base*

*La gueule des serpents s'élargit et s'écrase,  
Tandis que ces rivaux, que tu croyais meilleurs,  
Vont t'assiégeant en foule, ou dans la nuit secrète  
Creusent maint piège infâme à ta marche distraite,  
Pensif, tu regardes ailleurs !*

*Ou si parfois leurs cris montent jusqu'à ton âme,  
Si ta colère, ouvrant ses deux ailes de flamme,  
Veut foudroyer leur foule acharnée à ton nom,  
Avant que le volcan n'ait trouvé son issue,  
Avant que tu n'aies mis la main à ta massue,  
Tu te prends à sourire et tu dis : À quoi bon ?*

*Puis voilà que revient ta chère rêverie,  
Famille, enfant, amour, Dieu, liberté, patrie ;  
La lyre à réveiller ; la scène à rajeunir ;  
Napoléon, ce dieu dont tu seras le prêtre ;*

*Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naître,*

*Religion de l'avenir !*

*II.*

*Allez donc ! ennemis de son nom ! foule vaine !*

*Autour de son génie épuisez votre haleine !*

*Recommencez toujours ! ni trêve, ni remord.*

*Allez, recommencez, veillez, et sans relâche*

*Roulez votre rocher, refaites votre tâche,*

*Envieux ! – Lui poète, il chante, il rêve, il dort.*

*Votre voix, qui s'aiguise et vibre comme un glaive,*

*N'est qu'une voix de plus dans le bruit qu'il soulève.*

*La gloire est un concert de mille échos épars,*

*Chœurs de démons, accords divins, chants angéliques,*

*Pareil au bruit que font dans les places publiques*

*Une multitude de chars.*

*Il ne vous connaît pas. – Il dit par intervalles*

*Qu'il faut aux jours d'été l'aigre cri des cigales,*

*L'épine à mainte fleur ; que c'est le sort commun ;*

*Que ce serait pitié d'écraser la cigale ;*

*Que le trop bien est mal ; que la rose au Bengale*

*Pour être sans épine est aussi sans parfum.*

*Et puis, qu'importe ! amis, ennemis, tout s'écroule.*

*C'est au même tombeau que va toute la foule.*

*Rien ne touche un esprit que Dieu même a saisi.*

*Trônes, sceptres, lauriers, temples, chars de victoire,*

*On ferait à des rois des couronnes de gloire*

*De tout ce qu'il dédaigne ici !*

*Que lui font donc ces cris où votre voix s'enroue ?*

*Que sert au flot amer d'écumer sur la proue ?*

*Il ignore vos noms, il n'en a point souci,*

*Et quand, pour ébranler l'édifice qu'il fonde,*

*La sueur de vos fronts ruisselle et vous inonde,*

*Il ne sait même pas qui vous fatigue ainsi !*

*III.*

*Puis, quand il le voudra, scribes, docteurs, poètes,*

*Il sait qu'il peut, d'un souffle, en vos bouches muettes*

*Éteindre vos clameurs,*

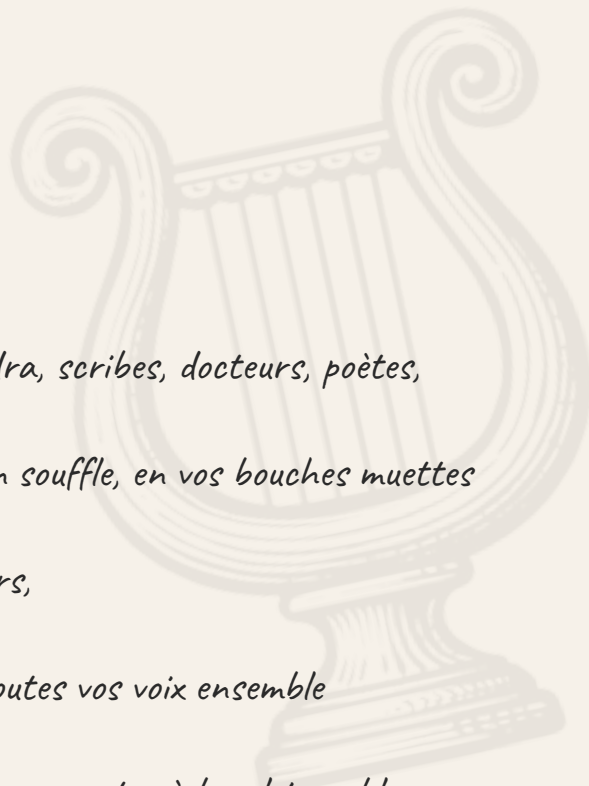
*Et qu'il emportera toutes vos voix ensemble*

*Comme le vent de mer emporte où bon lui semble*

*La chanson des rameurs !*

*En vain vos légions l'environnent sans nombre,*

*Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre*



*À la fois tous vos fronts ;*

*Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir vos voix grêles,*

*Comme un char en passant couvre le bruit des ailes*

*De mille mouchérons !*

*Quand il veut, vos flambeaux, sublimes auréoles*

*Dont vous illuminez vos temples, vos idoles,*

*Vos dieux, votre foyer,*

*Phares éblouissants, clartés universelles,*

*Pâlissent à l'éclat des moindres étincelles*

*Du pied de son coursier !*

*Avril 1830 .*

*Victor Hugo (1802-1885)*